

PRÉFACE



Un accident à lui tout seul

« Accident 60. Parler de l'accident, lui rentrer dedans, le prendre au dépourvu, le traquer, nous a conduites, je pense, à faire de cet ensemble de textes un Accident à lui tout seul. »

Me voilà devant l'étrange tâche de faire une préface, une entrée en matière, à ce qui se tient seul, comprenant, incluant toutes les faces nécessaires. En admettant, sans reste, que la présentation infiniment roulante de cette correspondance empêche de geler une figure de porte, un levé de rideau, de page, le travail qui m'échoit serait pourtant d'écrire une notice d'accès, un paillason, une sonnette, un cartel, une première impression avant immersion.

La correspondance est une pratique d'un autre temps semble-t-il. Un temps où le délai et la sublimation qui en découle, au risque d'un renoncement (salutaire dirait l'un des deux auteurs, ou les deux peut-être) permettait à l'analyse, à la critique, de se constituer le temps de la prise entre les allers et retours des correspondants, justement. Il y faut l'endurance du négatif, dans la mesure où les rejets se font à chaque renvoi du mouvement pendulaire. La correspondance est un balancier qui donne au temps une constitution, une matérialisation sous forme de vitesse d'intentions. À plusieurs, mais chacun de son côté, la préparation de la riposte et l'énergie nécessaire pour atteindre la cible, précisément ou vaguement peu importe, deviennent une plastique de l'argument. Celui qui intercepte une correspondance jubile de se loger dans de

l'entre-deux permanent, n'achevant rien, ne finissant jamais, suspendant toujours la révélation en attendant le retour à l'envoyeur. J'y lis ce qui bat parfois entre une idée et une réalisation, ou bien entre un auteur et un metteur en scène, quand l'indéterminé est la condition de la création.

Pour l'instant, postons-nous devant les fascinantes et obnubilantes oscillations de la correspondance qui fait du temps, comme d'autres font du mortier. En s'écrivant, Barbara et Noëlle le disent, elles se dé-pensent avec plaisir. La joie de la balançoire est d'ailleurs perceptible, sans cesse, pendant l'échange. En lisant une correspondance, on éprouve le vertige du hors-sol, de l'apesanteur, d'un début à chaque fois possible, c'est-à-dire à chaque butée ou renversement.

Ce fut même la correspondance qui devint le laboratoire, le compost de la pensée de tous ceux dont on prend plaisir (pourquoi le mot malsain glisse entre mes dents, je le tais dans la phrase officielle) à lire l'intime dit-on, permettant d'entendre écriture et parole en même temps. L'adresse est pour une personne en particulier qui a un corps, un visage, une âme, une histoire. L'écriture vise une attention et une seule, vers l'oreille dans laquelle se glissent le souffle et le rythme de celui qui parle, jusqu'à parfois ne pas raccorder les deux corps, celui que l'on connaît en train de parler et celui en train de faire des phrases. Décalage fascinant comme lorsqu'une voix et un corps ne s'ajustent pas dans un film, faisant deviner l'abîme qui nous frôle, tout le temps, et que nous colmatons avec des normes, des raccords ou des étalonnages.

Pendant que se lit la lettre, le message, on est bien obligé de se savoir lecteur intermédiaire. Intermédiaire entre l'adresse sur la page ou l'écran et l'appel à celle ou celui à qui correspond le jet d'intention (il y a toujours de l'intention même s'il n'y a rien à dire). Intermédiaire aussi car, qu'on le veuille ou non, on devient le milieu. On est le relais (celui qui transporte la missive d'un point à l'autre, vitesse de la lumière dans le cas de l'écran) qui s'active à chaque fois. Nous lecteur, nous voilà non pas frère mais vent, bruit, fissure, matière de transport, camion ou train, mécanique ou

électronique. Nous devons entamer, à chaque fois, le tranquille état de celui qui n'attend pas de nouvelles, au profit de celui qui guette le vol des inventions pour l'autre, qui attend la suite, qui espère un accident. Bien sûr le voyeur se régale, il biche de se savoir entre les deux, donc dans l'espace des possibles, car il, je, se, me, demande ce que l'autre va répondre à ça. Juché sur sa chaise haute et pourtant fragile, il, je, regarde l'échange, voit mieux l'horizon, apprécie les techniques, prend parti, change d'idée, devient le public. Ainsi, au passage, les correspondantes nous rappellent-elles que le public est un mouvement, instable, qui ne se décide qu'à la condition de sa dissolution puis de sa reconstitution. Ça n'arrête pas de devenir le public.

En correspondant, elles peuvent suivre donc une voie pré-vue par l'autre, en arriver à une solution ou destination imaginée et inédite, fixe car déjà là avant et fuyante parce qu'accouchée au passage d'un retour à l'envoyeur. Je t'écris depuis cette île, ville, place, pays, contrée, région, corps pour te donner des nouvelles et tu y répondras en me donnant des nouvelles de ton île, ville, pays, contrée, région, corps, et alors seulement je pourrai continuer à te donner d'autres nouvelles de mon... Elles font de la forme une inactualité qui correspond avec le mot de désordre utilisé par Agamben. Elles vont tisser un savoir intempestif.

Car une fois la méthode définie qui inactualise les aveux (l'immédiateté de l'aveu est devenue le moyen de refléter notre actualité, autrement dit l'immédiateté de ma nature, de mon identité, le rêve réalisé de toutes les polices du monde), on peut enfin dire ce dont elles vont s'occuper avec le soin du temps pris : *de l'accident*. Paradoxe génial que celui de ralentir, de freiner non pas pour éviter l'accident mais pour le comprendre. Je pense aux pare-brise (quel beau mot pour cet écran de réalités non augmentées) de voitures d'il y a quelques années, qui s'étoilaient sous l'effet d'un coup, ou alors dont on pouvait suivre la fêlure au fur et à mesure que la route défilait au travers, mêlant le risque de la brisure avec le temps gagné à rouler avec.

À part cela, je ne peux en dire guère plus dans la mesure où le fil de la correspondance tisse et démêle à la fois toutes les occurrences du mot pour elles. Et ça suffit. Mais je peux continuer à y lire une attitude encore intempestive qui va faire du mot *accident* l'occasion de leur parole respective envers le théâtre.

Le théâtre se blesse lui-même en dédaignant le temps de la réflexion sur sa pratique à partir de l'expérience. Il semble que notre époque aime les rangements et les natures. Ceux qui réfléchissent seront dans une catégorie, un poste, et ceux qui pratiquent auront le sentiment que leur être pour l'art comme seule jauge sur leurs œuvres, leur nature suffit comme griffe d'évaluation (une marque se griffe pour se faire connaître). Dans cette classification, la critique officielle est trop souvent le seul prescripteur au nom du public. Mais trop peu de pensées issues de la fermentation commune des pratiquants aux métiers d'art de la scène prennent le temps de s'écrire. Pourtant sur scène se fomentent nos outils de compréhension des comportements, des manières de vivre ou, tout au moins, de se représenter. Noëlle et Barbara écrivent un manuel de dérangement en prenant soin de se répondre, de mélanger leurs affaires, de faire de l'occasion de l'*accident* un traité sur le théâtre.

En lisant leurs pensées (il y a une sensualité joyeuse à suivre la pensée d'un artiste qui vit en même temps que nous) au travers des questions qu'elles se posent, puis, peu à peu, des espaces de développement qu'elles imposent, je suis stupéfait par le bonheur de l'intelligence appliquée à l'art du théâtre.

Elles réfléchissent à deux par miroitement et ajustement, or n'est-ce pas avant même que les idées se matérialisent en mot (venant aussi du fil de l'écrit, comme pendant les répétitions les idées viennent du fil du travail de scène) l'exact travail de l'écriture de scène ? N'est-ce pas ainsi que ceux qui cherchent la forme d'une représentation pour un public à venir se mettent à l'épreuve et transforment les idées en actions ?

Il y a donc deux entrées à leur livraison :

- une efflorescence d'occasions, d'inventions à cause de ce que le mot accident peut leur faire en vivant et en correspondant,
- un manuel de travail de plateau sur la manière dont la pensée du théâtre en train de se faire peut se relever, comme on le dit d'une position en mer.

On peut écrire sur ou à propos du théâtre, mais rarement j'aurai assisté à l'équivalent du plus beau théâtre du monde (j'emprunte à Vitez la formule, parlant de l'école), c'est-à-dire celui de l'expérience de la recherche à plusieurs en vue d'un éclaircissement déjà déplacé par la lumière de l'autre. État de début éternel, de possibles sans cesse réanimés par la présence, prévision de l'autre avec moi et de moi avec l'autre. Bref, un bréviaire : livre dont on fait la lecture quotidienne.

Robert Cantarella

Metteur en scène



Avant-propos

Ça a commencé par accident – et par un accident – premier message de Noëlle Renaude daté du 21 avril 2010, ripé et envoyé, brûlant encore d'avoir été à peine écrit, amputé de sa suite, réponse brusque et arrachée à l'enquête autour de l'« Accident » que je menais pour la revue *Agôn* entre décembre 2009 et décembre 2010¹. La réponse complète arrive le lendemain. J'insiste. Pousse la porte de l'échange. La pompe à question est activée, placée sous les auspices de l'accident, sainte tutelle qui devient très vite excuse et motif à toutes les bifurcations. Car il semblerait bien qu'une fois suffise pour l'habitude : le pli est pris comme le rythme. On le tiendra un peu plus d'un an, même si la lancée folle des débuts avec sa cadence à toute allure cède peu à peu la place au rythme plus lent de qui trouve le sien. La correspondance, engouffrée dans l'appel de l'entretien, devenue parcours boulimique, porte partout les traces de cette histoire, énigme et clef tout à la fois.

On aura compté par « Accident », comme d'autres comptent les champignons. La puissance du chiffre et de la durée participant aussi de la folie de cet échange qui sera allé, bon gré mal gré, son petit bonhomme de chemin.

Rien n'aurait été possible sans Internet : l'urgence et la tension n'auraient pas été les mêmes s'il n'y avait pas eu cette injonction du temps, au

¹ « L' Accident », *Agôn*, n°2, 2009. En ligne : [<http://agon.ens-lyon.fr/index.php?id=771>] (consulté le 5 août 2014).

labeur derrière nous. Quelque chose d'une entreprise d'épuisement. À force d'y revenir, on vient à bout de la batterie des questions possibles, de la salve des idées déjà en ordre, des discours et des habitudes de pensée – pour arriver, dans la longueur, la durée et l'échange redoublé, à toucher à l'imprévu, à l'inédit – effraction là encore. Et reprenant ce trajet qui déborde, achoppe, on mesure la portée du déplacement et de l'histoire patiemment déposée – malgré nous, entre nous. La vie dessous, la vie autour. La vie au sein. Celle qui entrebâillait l'échange. Qui aurait pu s'inviter. Mais qu'on a décidé de faire sauter.

On aura conservé la chose intacte, avec ses déliés, ses biffures, ses piétinements, ses dialogues mal pris ou biseautés, ses contradictions et ses redites, avec sa fracture aussi, quand le *vous* cède la place au *tu* parce que le réel s'invite entre les écrans. Il aurait été si ce n'est facile, du moins tentant de s'essayer au protocole, de laisser faire la bêtise, de chasser la poussière, d'ordonner le chaos, de placer en ordre de combat les pensées, les exemples et les voix. Mais on aurait perdu la maladresse, poli ce qui était à vif et anguleux encore, redressé l'improvisé involontaire qui nous aura toujours tenues, l'une l'autre, en défaut et comme à la lisière : les *Accidents*, à notre insu.

Barbara Métais-Chastanier